

Entretien avec Geneviève Mersch

Geneviève Mersch, née en 1963 à Luxembourg, a étudié le cinéma à l'AD de Louvain-la-Neuve. Elle a tourné jusqu'à présent huit courts métrages (dont deux portraits d'artistes sur Ann Vinck et Liliane Heidelberger), tous disponibles en vidéocassette, et un film pour Médecins sans Frontières. Deux rétrospectives viennent de lui être consacrées, à Berlin par l'association "Blickpilotinnen", et à Paris au Centre Wallonie-Bruxelles.

- Comment se passe la préparation d'un documentaire?

C'est très long. Il faut d'abord se documenter et rencontrer des gens. De tous ceux qu'on rencontre, on n'en retient finalement qu'une petite minorité. Le tournage proprement dit est très court, car les journées de tournage coûtent cher, il faut donc savoir exactement ce qu'on veut faire et l'organiser très précisément.

- Quelles sont les règles essentielles du documentaire?

L'expérience m'a appris qu'il y a certaines règles qu'il faut respecter, du moins dans le genre de documentaires que je fais. D'abord, il faut accrocher les spectateurs dès le début. Il faut introduire le sujet, c'est un peu comme un exposé à l'école. Ensuite, il faut absolument éviter les répétitions. Dans "Le pont rouge", il suffit de décrire une fois la chute d'une personne, pas deux. Il ne faut jamais revenir sur une chose mais toujours apporter un élément nouveau, sinon le spectateur décroche. Et puis, il faut veiller à laisser des moments plus calmes, mettre un peu de musique.

- Tous tes films se passent de commentaires...

Jusqu'à présent, j'ai toujours essayé par tous les moyens de me passer de commentaire. Je déteste le commentaire

didactique. Dans le documentaire de création, il faut essayer de raconter l'histoire par les images, sans voix off explicative. Quelquefois, la voix off peut apporter des précisions ou un ton

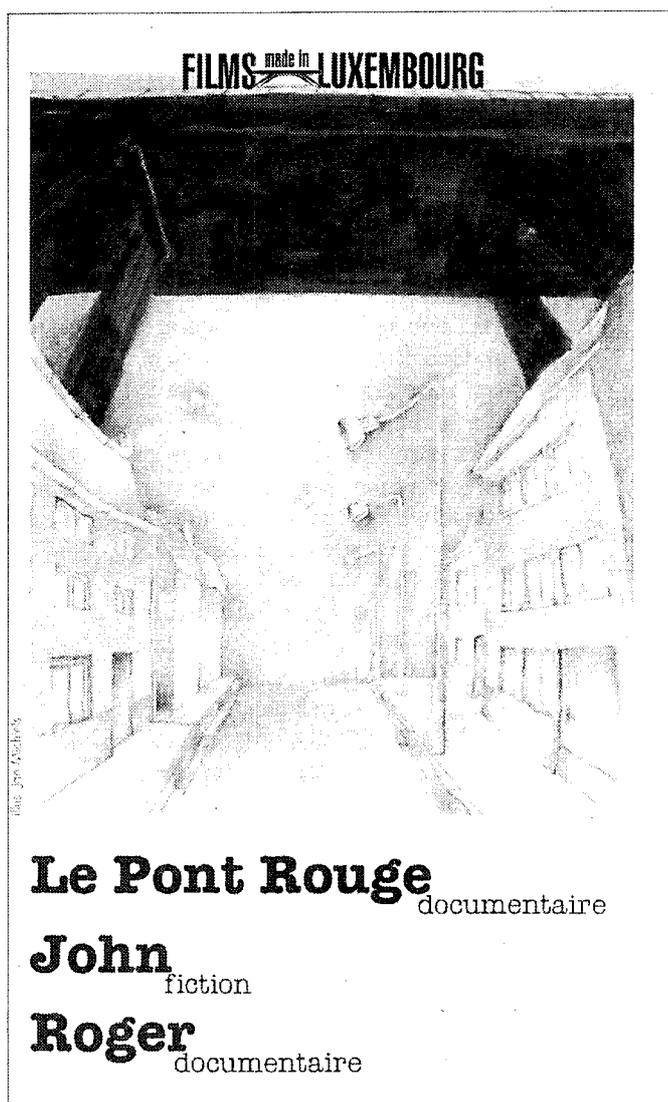
qui rend le film plus personnel. Si la voix off aide à améliorer le film, il ne faut pas hésiter à l'employer. Si elle ne sert qu'à expliquer, il vaut mieux essayer de se débrouiller avec les images.

- As-tu le sentiment que la présence de la caméra change quelque chose?

Non, je ne crois pas. Bien sûr, la personne sait qu'elle est filmée. Mais je crois que la plupart des gens oublient la caméra car ce qui arrive est plus important que la caméra. Pour cela, j'essaie d'avoir la plus petite équipe possible. Une personne pour la caméra, une pour le son, un assistant et moi. Quand on tourne sur pellicule, il faut aussi un assistant pour la caméra.

- T'arrive-t-il de faire 'rejouer' certaines scènes?

Non, non! Dans "Sentimental Journey", il y a la scène de l'Américain qui revient à Esch/Sûre. Je lui avais formellement interdit d'y aller avant que je n'arrive! Juste avant le village, on a installé tout le matériel de tournage



Le Pont Rouge documentaire
John fiction
Roger documentaire

dans la voiture. Parce que je me suis dit qu'il n'arriverait pas à rejouer ce qu'il avait éprouvé en retrouvant Esch/Sûre pour la première fois après 50 ans. Là, t'as droit à une seule prise et il faut qu'elle soit bonne! Le cameraman et le preneur de son savent qu'ils n'ont pas droit à l'erreur. Tout doit être prêt avant le tournage proprement dit car on ne peut pas répéter la scène. Ce n'est pas comme dans un film de fiction où on peut toujours refaire les choses. Dans le documentaire, elles sont vécues directement devant la caméra.

- Tu ne demandes donc pas aux gens de faire certaines choses, certains gestes?

Il m'arrive de demander des choses aux gens, comme remonter la rue ou faire le tour de la cour avec la brouette. Pour le reste, ils font ce qu'ils feraient normalement, c'est à la caméra de les suivre le plus discrètement possible. Mais il y a aussi des documentaires où les plans sont davantage préparés. Dans "Roger", par exemple, il m'arrivait de dire: "Le plan, c'est ça!". Et je lui disais exactement ce qu'il devait faire, c'était plus fictionnalisé, mais toujours en relation avec la vraie vie de Roger.

- N'as-tu jamais provoqué des choses pour les besoins d'un documentaire?

Ca ne m'est jamais arrivé. Le besoin ne s'en est jamais fait sentir. Evidemment, si tu fais se rencontrer deux personnes, tu provoques déjà quelque chose. Pour "Roger" par exemple, j'avais choisi les gens sur la base de ce que je savais de Roger et je leur avais parlé mais le moment où lui les rencontre est directement filmé. Evidemment, il fallait que les gens soient d'accord. Tout le monde n'est pas d'accord.

- Que ferais-tu si une personne intervenant dans ton film réclamait des changements après coup?

Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu de problèmes. J'explique toujours aux gens pourquoi je fais ce film et où il sera montré. Ils savent donc à quoi ils s'engagent. Du moment où il existe une relation de confiance, ils ne viendront pas se plaindre par après. D'ailleurs, ils sont libres de dire ce qu'ils veulent devant la caméra. Quant à ceux qui refusent d'emblée de témoigner, eh bien, ils ne sont pas dans le film.

- Les gens sont-ils payés pour participer à tes documentaires?

Roger a été payé. Pour une raison simple. Dans sa tête, un film est un film et quand on participe à un film, on est payé pour cela, comme les autres membres de l'équipe. Il n'a pas reçu une grosse somme mais pour lui, c'était la preuve de la reconnaissance de son travail. Lui se considérait comme acteur, il jouait son propre rôle devant la caméra, il considérait donc comme normal qu'il soit payé. Mais en dehors de Roger, personne n'a jamais été payé pour témoigner.

«Le film de fiction raconte une histoire inventée. Quand elle est terminée, eh bien, c'est fini, c'est tout. Le documentaire en revanche parle de la réalité et celle-ci continue après le film.»

- Quelle est l'importance du montage?

A l'état d'écriture, le projet n'a pas encore de rythme interne. Au montage, on peut donc décider d'avoir un rythme rapide ou au contraire un rythme lent. Et puis, il y a d'autres problèmes qui se posent au montage. Dans "Iwwer an eriwwer", certaines personnes ne voulaient témoigner qu'au niveau du son, elles ne voulaient pas être filmées. Mais on faisait un film, il fallait donc mettre des images sur leurs paroles! C'est un exercice très difficile. Il faut que les images aient une raison d'être là mais elles ne doivent pas non plus véhiculer trop d'informations sinon elles deviennent plus importantes que ce qui est dit. La monteuse, Pia Dumont, et moi, on a beaucoup appris sur ce film-là.

- Est-ce que tes films documentaires t'ont aussi appris quelque chose pour tes films de fiction?

Les films documentaires m'ont fait rencontrer des gens et m'ont permis de découvrir des milieux que je ne connaissais pas. J'ai été dans un camp

de réfugiés en Afghanistan pour un documentaire pour Médecins sans Frontières, dans certains bistrotts autour de la Gare où je n'avais jamais mis les pieds et à la prison de Givenich pour "Roger", chez des fermiers de l'Ösling et dans le musée de la guerre à Diekirch pour "Sentimental Journey". Si on ne réalise que des films de fiction, on a tendance à se replier sur soi-même, son petit milieu, ses copains. Les documentaires ouvrent d'autres horizons qui peuvent ensuite devenir l'étoffe d'un film de fiction.

- Essaies-tu de faire passer un message par le documentaire?

Pour moi, il n'y a pas de différence à ce niveau entre la fiction et le documentaire. Dans la fiction, tu veux raconter quelque chose qui te touche. Dans le documentaire, c'est pareil, je parle de situations qui me révoltent ou m'intriguent. Mais les gens posent beaucoup plus de questions après un film documentaire. J'ai vu ça lors de la rétrospective à Berlin. Ils demandent "Et maintenant?", ils veulent savoir si on a fait une balustrade de sécurité au Pont Rouge, comment vit Roger aujourd'hui. Et, puis, le documentaire présente aux spectateurs un milieu que souvent ils ne connaissent pas, ils veulent donc en savoir plus. Le film de fiction raconte une histoire inventée. Quand elle est terminée, eh bien, c'est fini, c'est tout. Le documentaire en revanche parle de la réalité et celle-ci continue après le film. Mais malgré tout, je ne veux pas faire une très grande différence entre la fiction et le documentaire. Il y a toujours une caméra et un réalisateur qui raconte une histoire, même dans le documentaire. Tous les documentaires pourraient commencer par «Il était une fois». Le documentaire est seulement un peu plus près de la réalité que la fiction.

Geneviève Mersch animera du 21 au 26 septembre un stage sur la direction d'acteurs. Les personnes intéressées, ainsi que les comédiens qui aimeraient y participer, peuvent se renseigner au CNA (Tel. 52 24 24 - 1).